

V I R G I N I A M . C R A W F O R D

Léon Harmel et le Val-des-Bois : trois articles

The Fortnightly Review, 1896, p. 58-71 ; *The Month*, 1928, p. 9-14 ;
Studies, 1929, p. 131-136

London, Chapman and Hall; London, Longmans, Green and Co.; Dublin,
The Educational Company of Ireland

1896-1929

CETTE ÉDITION

Ceci est une traduction française du texte original anglais, réalisée en 2026 pour le site leonharmel.com. Elle suit l'original phrase par phrase, sans coupure ni ajout.

Ce recueil réunit trois articles de Virginia M. Crawford parus dans *The Fortnightly Review* (1896), *The Month* (1928) et *Studies* (1929), reproduits en entier d'après leur publication d'origine. Il a été recomposé dans l'esprit de l'original : pages de titre et titres suivent la mise en page d'origine.

Les notes numérotées sont celles de l'ouvrage ; elles sont numérotées ici à la suite, du début à la fin.

Léon Harmel, le Bon Père du Val-des-Bois

leonharmel.com

Transcription établie d'après les exemplaires numérisés par la bibliothèque numérique Internet Archive (archive.org). Internet Archive, fascicules numérisés d'après microfilm et exemplaire imprimé.

Documents originaux : https://archive.org/details/sim_fortnightly_1896-01-01_59_349 ;

https://archive.org/details/sim_month_1928-07_152_769 ;

https://archive.org/details/studies_1929-03_18_69

Version du 4 octobre 2026.

UNE LEÇON DE CHOSES DE DÉMOCRATIE CHRÉTIENNE

The Fortnightly Review, janvier 1896, p. 58-71

Dans le labyrinthe des programmes et des brochures, des congrès et des conférences, par lesquels des hommes de tous les partis s'efforcent d'apporter leur part de lumière à l'éclaircissement des problèmes sociaux, il semble parfois presque impossible de démêler et de suivre une seule école de pensée cohérente. La controverse fait mieux ressortir les points de divergence que les principes d'union, et les rivalités personnelles obscurcissent les points de contact essentiels. Pour les catholiques, heureusement, la tâche herculéenne qui consiste à chercher des principes directeurs dans l'écheveau embrouillé des panacées rivales offertes au regard déconcerté de celui qui étudie les questions sociales a été, une fois pour toutes, considérablement simplifiée par la publication de l'encyclique pontificale (mai 1891) sur la condition des classes ouvrières. La voix de l'Église ne devance jamais de très loin le sentiment commun des catholiques et l'orientation religieuse générale. Son rôle propre n'est pas d'inaugurer une politique nouvelle, mais de rassembler, d'unifier et de cristalliser tous les germes naissants d'activité sociale et religieuse, et de les diriger dans un lit bien tracé. Ainsi en a-t-il été des questions ouvrières actuelles. Le cardinal Gibbons en Amérique, le cardinal Manning en Angleterre, Mgr Ketteler en Prusse rhénane s'étaient tous placés sur le terrain de la démocratie chrétienne bien des années avant la parution de l'encyclique *Rerum Novarum* ; et les voies dans lesquelles le mouvement démocratique catholique avance aujourd'hui avaient été tracées, en Europe comme en Amérique, longtemps avant que le pape ne jugeât bon de s'engager, lui et ses successeurs, dans une expression précise

de sympathie. Le terrain étant ainsi préparé, Léon XIII publia son encyclique, aujourd'hui célèbre, en sachant parfaitement que sa sè-mence ne tomberait pas sur une terre stérile ou inculte. Sa sage pré-voyance a été amplement justifiée, et sur le continent, bien plus qu'en Angleterre, il apparaît clairement à qui étudie les questions sociales que, depuis quatre ans et demi, l'encyclique pontificale a été à la fois un point de ralliement et un point de départ pour toutes les tendances chrétiennes et démocratiques répandues parmi les nations catho-liqués. Le Saint-Père a habilement tenu en main tous les fils du mou-vement et s'est maintenu en contact personnel étroit avec les chefs populaires. Par ses discours et ses audiences privées, par ses lettres au comte de Mun, à l'abbé Naudet, à Mgr Doutreloux, à M. Decur-tins, à l'abbé Pottier, il a prodigué mois après mois encouragements et conseils, et il a, d'une manière générale, maintenu le mouvement démocratique catholique dans les limites tracées par son encyclique. Il est à peine besoin de dire que ce fut pour le parti catholique une im-mense source de force, et que, tandis que d'un côté socialistes et anar-chistes se déchiraient sur le choix non seulement des chefs et de la tactique, mais même des principes, il s'est formé de l'autre une école reconnue de démocratie chrétienne, avec des représentants dans di-verses nations, des relations entre ses différentes branches et surtout un certain fonds de principes universellement admis, dont ni les anta-gonismes nationaux ni les rivalités personnelles n'ont été assez puis-sants pour détruire la force de cohésion.

Mais le parti démocratique catholique a eu en France un autre avantage sur les écoles socialistes anticatholiques. Il peut montrer non seulement des principes, mais des faits ; non seulement des rêves pour l'avenir, mais des réalisations présentes ; non seulement ce qui pourrait être, mais ce qui, en un lieu au moins, est réellement. Tandis que beaucoup d'hommes ont parlé, écrit et fait campagne, un homme a consacré toute sa vie à mettre en pratique, à ses propres frais, les principes qui ont reçu l'imprimatur du pape dans l'encyclique sur le

travail. Cet homme est Léon Harmel, le propriétaire et l'organisateur d'une filature de laine au Val-des-Bois, près de Reims, qui offre au monde cette leçon de choses de démocratie chrétienne dont j'espère décrire les traits principaux dans le présent article. Après le comte Albert de Mun, son ami et son compagnon de travail, Harmel est le premier laïc catholique de son pays. C'est un véritable apôtre de l'ouvrier au XIX^e siècle. C'est lui qui organisa les premiers pèlerinages ouvriers français à Rome, et qui, sans être orateur de nature ni homme politique de formation, a parlé et donné des conférences dans toute la France, et bien au-delà de ses frontières, sur les droits de l'ouvrier et les devoirs du capitaliste, et surtout sur la foi chrétienne comme seul fondement du progrès et du bien-être humains. Harmel a une nature belle, forte et simple : il unit une grande capacité en affaires à une bonté de cœur sans limites, une droiture morale irréprochable à une rare puissance intellectuelle, la possession d'une fortune considérable à une simplicité de vie vraiment franciscaine. Son humilité sans affectation au milieu de ses remarquables succès économiques et industriels est peut-être son trait le plus aimable, et elle ne s'explique que parce que toute sa carrière a été dominée par un désir unique de servir Dieu et l'Église catholique, qui est pour lui la seule et unique interprète possible de la volonté divine. Léon XIII a accordé à Harmel à la fois une approbation paternelle et une amitié fraternelle, et chaque année l'industriel français est reçu en audience privée au Vatican, apportant avec lui une provision d'informations à jour sur les détails pratiques de toutes ces questions qui tiennent le plus au cœur du vieux pontife ; en mai de cette année encore, Léon XIII a mis le sceau final à ses nombreux témoignages de satisfaction par ces paroles cordiales : « J'approuve, Harmel, tout ce que vous avez fait dans le passé, tout ce que vous faites aujourd'hui et tout ce que vous avez l'intention de faire. »

Car c'est avant tout dans l'« action » que réside la grande force de Léon Harmel, et nul ne peut juger pleinement ni de l'homme ni de son

œuvre sans une visite à Warmeriville, au Val-des-Bois, l'agréable petite vallée boisée arrosée par la Suippe où s'élève depuis plus d'un demi-siècle la filature de laine Harmel. De Reims et de sa grande cathédrale, avec ses incomparables vitraux du XIII^e siècle, ses merveilleuses tapisseries et ses souvenirs de tous les rois de France, de Clovis à Charles X, une petite demi-heure de train à travers les plaines sans arbres de la Champagne conduit à cette petite oasis de paix industrielle dans le désert des antagonismes de classes et de la guerre commerciale universels. La fumée des grandes cheminées ne semble pas nuire à la végétation, et les bâtiments de l'usine, les maisons de Léon Harmel, de ses fils mariés et de ses parents, les écoles des enfants et les maisons des ouvriers sont tous groupés autour de l'église, au milieu d'arbres verts et d'agréables bosquets, très reposants pour les yeux et pour l'esprit. C'est à la petite gare du bord de la route, par une matinée brûlante d'août dernier, que je fis pour la première fois la connaissance d'Harmel : un homme âgé, solidement bâti, large d'épaules, dont le visage simple et rasé de près frappait dès le premier regard par son expression de force tranquille et de résolution imperturbable. Dès le début de notre longue conversation, je compris à quel point toute sa vie est absorbée par l'œuvre qu'il s'est donnée, à quel point il vit uniquement pour ses ouvriers et pour les principes qui lui sont chers. « Le Bon Père » : c'est le nom sous lequel Harmel est connu, non seulement dans sa propre famille, mais par tous les membres, hommes, femmes et enfants, de cette famille industrielle plus large de 1 200 âmes envers laquelle ses principes chrétiens l'ont poussé à jouer le rôle d'un père. Si riche qu'il soit, il serait aussi impossible au *Bon Père* de vivre dans quelque demeure luxueuse bien éloignée du théâtre de ses travaux lucratifs, comme le font quatre-vingt-dix-neuf industriels prospères sur cent, qu'à une mère affectueuse d'installer la chambre de ses enfants loin de sa propre maison. Il est aussi totalement dépourvu d'ambitions mondaines que de petite vanité, et, chose plus merveilleuse que tout, il a réussi à

communiquer à ses enfants, fils et filles, des intérêts et des enthousiasmes identiques aux siens.

Décrire le Val-des-Bois en ignorant, ou même en passant rapidement sur la large base religieuse sur laquelle toute l'œuvre est fondée, ce serait donner une idée totalement fausse du lieu. Tout l'établissement est aussi franchement et ouvertement catholique que n'importe quel monastère, avec cette réserve importante qu'il n'y existe aucune contrainte d'aucune sorte ; et c'est uniquement et entièrement à leur caractère essentiellement chrétien qu'Harmel lui-même attribue le vaste succès social et économique qui a couronné ses diverses entreprises. Il était tout à fait caractéristique de l'homme qu'il me conduisit d'abord à la chapelle, un petit édifice de campagne tout simple, dédié au Sacré-Cœur et à « Notre-Dame de l'Usine », protectrice particulière des fabriques, et orné des statues de saint François, de saint Antoine de Padoue et de saint Vincent de Paul, les fidèles amis des pauvres et des humbles. Ici, aucun faste ecclésiastique ; tout est simple et recueilli, avec même un certain air d'austère pauvreté, en harmonie avec la vie de ceux qui la fréquentent. Le chant de l'assemblée est très encouragé à tous les offices, et toute la partie musicale, chorale ou instrumentale, des cérémonies religieuses et des processions en plein air est confiée aux gens eux-mêmes. Cette église, qu'on le comprenne bien, n'est pas l'église paroissiale, mais la chapelle privée de l'usine. Les frais en sont entièrement supportés par la maison Harmel, de même que ceux des trois prêtres qui pourvoient aux besoins des ouvriers de l'usine, des Frères des écoles chrétiennes qui enseignent à l'école des garçons, et de la communauté active de religieuses qui a la charge de l'éducation des filles et exerce une influence bienfaisante sur chaque foyer du village.

Mais avant d'entrer dans le détail de quelques-unes des institutions pratiques qui donnent au Val-des-Bois son intérêt unique, il vaut mieux esquisser les principes généraux selon lesquels Harmel a constamment agi. Selon l'école démocratique chrétienne, les devoirs

d'un patron envers ses ouvriers sont aussi clairement définis et aussi étendus que ceux d'un monarque constitutionnel envers ses sujets. Les devoirs, à vrai dire, l'emportent de loin sur les privilèges ; le capital devient le serviteur du travail, et le patron le serviteur de ceux qu'il emploie. Dans le *Catéchisme du patron* de Léon Harmel, petit livre très précieux qu'on aurait grand profit à traduire en anglais, il expose en langage simple, sous forme de catéchisme, les principes fondamentaux qui doivent régler la conduite de tous ceux qui emploient beaucoup de travailleurs, et il n'est que juste de dire qu'il met lui-même fidèlement en pratique son propre enseignement. Harmel part de l'idée que toute grande agglomération de travailleurs réunis pour l'industrie comporte certains dangers inhérents, à la fois sociaux et moraux, contre lesquels le patron a le devoir particulier de se prémunir. On ne peut y parvenir que par la reconstitution sur une base chrétienne de la « famille ouvrière », composée à la fois du patron et des ouvriers. Alors que tout le système industriel moderne de l'Europe et de l'Amérique repose sur l'idée avouée d'un antagonisme fondamental entre le capital et le travail, qu'il sera peut-être possible, ou peut-être non, de surmonter par des moyens humains, Harmel affirme leur parfaite identité d'intérêts. Comme Le Play, avec l'idéal duquel il a beaucoup en commun, il vise à un renforcement général des liens de famille, plus forts encore aujourd'hui en France que chez nous, avec un accroissement de l'autorité des parents ; et, en retour des services rendus, il est disposé à confier au patron une mesure bien plus large d'autorité morale que celle dont il jouit d'ordinaire à présent. « Organiser avec sagesse et prudence, gouverner avec justice et charité » : tels sont les mots par lesquels il résume les devoirs du patron. Le bien moral et religieux de ses ouvriers, ainsi que leur éducation, relèvent de ce domaine aussi strictement que leur travail industriel proprement dit. Le patron n'a rempli qu'une partie de son devoir quand il a payé un juste salaire pour le travail accompli, fourni des ateliers salubres, pris des mesures contre les accidents et sup-

primé, autant que possible, le travail de nuit. Il a en outre l'obligation stricte d'accorder à ses gens toutes les facilités raisonnables pour l'accomplissement de leurs devoirs religieux, de les protéger contre les influences immorales, de répandre parmi eux de bonnes lectures chrétiennes, de leur procurer des maisons bien construites, des jardins et les moyens de se récréer sainement, de surveiller la formation de ses apprentis, d'encourager activement l'épargne et, d'une manière générale, de venir en aide concrètement à ses ouvriers dans tous les cas de maladie, d'accident ou de malheur. S'il n'y a ni église ni écoles chrétiennes à proximité pour ses ouvriers, le patron riche est tenu de fournir l'une et les autres sur ses propres ressources. Il est expressément établi qu'il n'a pas le droit d'abaisser les salaires au plus bas cours du marché, car « le travail de l'homme n'est pas un objet de troc, mais un acte humain », et il est par conséquent soumis aux lois morales. Parmi les moyens par lesquels le patron peut espérer exercer une influence bienfaisante sur ses ouvriers, Harmel recommande particulièrement les associations ouvrières qui, comme nous le verrons, jouent un rôle si important dans la vie du Val-des-Bois. Mais il y ajoute cette réserve importante qu'elles doivent être gouvernées de façon autonome par les membres eux-mêmes, « sinon ce ne serait plus qu'un patronage sans initiative ni action, et, pour les ouvriers eux-mêmes, sans résultat ». Peu à peu, ces associations serviront à édifier une corporation, à peu près sur le modèle des corporations du Moyen Âge, aux buts à la fois économiques et récréatifs, dont le rétablissement sous une forme moderne est le rêve utopique d'Harmel.

Telles sont les grandes lignes des principes selon lesquels Léon Harmel a agi pour édifier son œuvre de réforme morale et économique à Warmeriville. Dans les usines Harmel, le visiteur est d'abord littéralement déconcerté par le nombre et l'apparente complexité des organisations. Mais, quand on les connaît un peu mieux, ce sentiment fait place à une admiration sans réserve devant l'harmonieuse plénitude du système, qui embrasse dans son domaine toutes les catégories

de personnes sans exception. À l'heure actuelle, les institutions sont au nombre de plus de trente, chacune gouvernée par un comité élu par les membres eux-mêmes et se réunissant à intervalles rapprochés. Pour plus de commodité, ces diverses institutions, qui forment ensemble la corporation ou syndicat mixte du Val-des-Bois, légalement constitué et enregistré selon la loi française en août 1885, sont classées comme suit en quatre groupes :

I. Associations fondamentales.

II. Institutions corporatives et économiques.

III. Sociétés de préservation morale.

IV. Œuvres de piété.

La première catégorie comprend, dans ses sept sections, la grande majorité des hommes, des femmes et des enfants attachés à l'usine. Toutes les sections reposent sur une base purement religieuse et sont destinées à servir de lien religieux unissant tous les travailleurs ; chacune célèbre une fête particulière dans l'année, et les membres se réunissent le dimanche après-midi pour des exercices de piété ; pour le reste, les conditions d'admission n'exigent rien de plus que ce qu'on attend d'un catholique pratiquant ordinaire. L'association des hommes, ouverte à tous les hommes de plus de dix-huit ans et comptant plus de 300 membres, constitue en pratique un cercle catholique d'ouvriers. Les membres disposent d'une grande salle aérée, pourvue de six billards, ainsi que d'une bibliothèque de prêt, d'une provision de jeux et d'une buvette, le tout sous leur propre contrôle ; la salle est ouverte tous les soirs de la semaine et toute la journée le dimanche. C'est là que se donnent les conférences, que se tiennent les débats et que se réunissent chaque mois tous les membres, réunions où l'on discute largement des questions sociales et économiques.

Pour les garçons de treize à seize ans, il existe le « petit cercle », et pour ceux qui sont encore à l'école, l'association de Saint-Louis de Gonzague ; en dehors de leurs buts religieux, elles s'occupent surtout d'organiser des jeux, des promenades à la campagne et des divertisse-

ments de toutes sortes, tout en cultivant chez les enfants un esprit de camaraderie et d'entraide, point sur lequel Harmel insiste beaucoup.

Les femmes et les jeunes filles sont organisées en sections sur le même modèle et placées sous la surveillance des religieuses du Sacré-Cœur qui enseignent à l'école. Aux femmes mariées est associé un petit groupe de dames patronnesses, et ensemble elles s'occupent de nombreuses questions domestiques et maternelles ; aux réunions mensuelles, on donne de simples causeries sur l'économie domestique et l'hygiène, ainsi que des explications sur tout projet que la maison souhaite promouvoir ou sur tout changement envisagé. Car c'est l'une des idées d'Harmel que les mères de famille ont le droit d'être consultées sur tout projet touchant au bien-être moral ou économique de la famille, et l'expérience lui a appris que sans la bonne volonté de la mère de famille, personnage si puissant dans l'organisation sociale française, il est presque impossible de mener un projet à bonne fin.

Pour en venir aux sections corporatives et économiques, il faut d'abord mentionner que toute la colonie industrielle du Val-des-Bois est gouvernée par un comité central composé des membres de la maison (pas moins de sept membres de la famille Harmel figurent sur la liste), des prêtres résidents et de certains directeurs et gérants ; ce comité est l'arbitre suprême dans toutes les questions litigieuses. Un organe plus strictement consultatif, mais investi aussi de larges pouvoirs de surveillance, est le conseil syndical, où patrons et ouvriers sont représentés à égalité. D'où le titre de syndicat mixte du Val-des-Bois. Tous les ouvriers de plus de dix-huit ans votent pour le conseil syndical, et tout homme est éligible qui, étant Français, a travaillé trois ans à l'usine. Aucune mesure d'aucune sorte n'est prise, aucun développement nouveau n'est entrepris, avant d'avoir été discuté à fond par le conseil syndical et d'avoir recueilli l'avis de chacun de ses membres. Le conseil est véritablement l'épine dorsale de tout l'édifice industriel ; ses réunions ont lieu chaque mois, et deux fois par an se tient une assemblée générale de tous les membres du syndicat.

Le conseil professionnel, à son tour, est un organe distinct, auquel chacune des diverses catégories de travail employées à l'usine élit un délégué, et qui connaît de toutes les questions concernant la discipline intérieure, la formation des apprentis, la prévention des accidents, et ainsi de suite. Les surveillants et les contremaîtres ne reçoivent qu'une autorité très limitée, bien qu'ils soient pour la plupart choisis parmi les ouvriers eux-mêmes ; ils ne peuvent infliger que de très petites amendes pour infraction au règlement, et toute faute grave doit être portée immédiatement à la connaissance de la maison. En ce qui concerne les amendes, il est bon de noter qu'avec plus de six cents ouvriers employés, les amendes de l'an dernier ont à peine atteint 20 francs. On veille tout particulièrement à ce que les apprentis, garçons et filles, reçoivent la formation technique nécessaire à la parfaite maîtrise de leur métier. Autant que possible, on confie aux pères l'apprentissage de leurs fils, arrangement que rend possible le fait que des familles entières sont employées à l'usine et que les longs services y sont la règle et non l'exception. Tout récemment, on a formé une compagnie des vétérans, réunissant tous les ouvriers qui sont au service de la maison depuis plus d'un quart de siècle ; elle compte déjà plus de cinquante membres des deux sexes, et cent autres ont travaillé plus de dix ans.

À parcourir l'usine, comme j'eus le plaisir de le faire en compagnie de M. Harmel, il n'était pas besoin d'un œil d'expert pour découvrir les nombreuses qualités excellentes qui distinguent le lieu. Rien n'était plus évident que l'existence d'une remarquable capacité en affaires derrière toute l'entreprise. Tout était dans l'ordre le plus parfait ; en silence, avec rapidité et régularité, chacun était à son travail. Le grand bâtiment, ou plutôt la série de bâtiments, n'a qu'un rez-de-chaussée, ce qui permet d'éclairer et d'aérer parfaitement les salles par le toit. Tout était propre, aéré et gai, et même par une chaude journée d'été, on ne décelait absolument aucune odeur malsaine. Pendant les mois d'hiver, des conduites d'air chaud maintiennent la

température à un niveau convenable. Les précautions les plus rigoureuses sont prises pour prévenir les accidents, et de fait, aucun accident grave ne s'est produit depuis quelques années. Un double système de signaux annonce la mise en marche de toute machine, et il est strictement interdit de faire aucun nettoyage ni aucune réparation pendant que les machines sont en mouvement.

Je dois avouer que ce qui m'intéressa le plus à l'usine, ce fut la vue des ouvrières, dont environ deux cents sont employées. On avait peine à croire que ces jeunes filles soignées, aux cheveux bien lissés, aux visages paisibles et innocents, vêtues de jupes et de corsages de coton simples et commodes, et portant presque toutes pour seule parure le ruban bleu tant envié d'*enfant de Marie*, appartenaient réellement à la même classe que l'ouvrière d'usine telle que nous la connaissons dans l'East End de Londres, avec ses vêtements voyants, son chapeau extravagant et sa terrible frange. Le contraste était littéralement saisissant. Au Val-des-Bois, les jeunes filles travaillent dans des ateliers entièrement séparés de ceux des hommes : ceux-ci sont occupés aux services de la teinture et de la filature, tandis qu'aux premières est confiée la conduite des bobinoirs. Comme ces machines sont toutes des modèles les plus récents et les plus perfectionnés, elles demandent relativement peu de bras pour les servir, et le travail, qui n'exige rien de plus que de l'attention et de l'adresse, convient parfaitement à la main-d'œuvre féminine. Ainsi, bien que la loi française admette les enfants dans les usines dès l'âge de treize ans, il n'y avait aucun signe d'anémie ou de lassitude physique chez les ouvrières, dont certaines avaient l'air de simples enfants. Cela tient évidemment pour une large part aux conditions d'hygiène dans lesquelles s'effectue le travail, et au fait que le Val-des-Bois est réellement situé en pleine campagne, si bien que, même des fenêtres de l'usine, on aperçoit d'agréables échappées de verdure.

Mais la supériorité très marquée de ces jeunes filles tient autant à leur condition morale qu'à leur condition physique. Jusqu'à l'âge de

dix-sept ans, chaque jeune fille est tenue de consacrer une heure par jour, prise sur ses heures de travail, à son perfectionnement personnel ; elle passe ce temps surtout à l'école *ménagère* attenante au couvent, et une heure par semaine est consacrée à l'instruction religieuse. À l'intérieur de l'atelier, leur moralité et leur bien-être général sont protégés par une organisation dont M. Harmel mérite assurément le plus grand honneur, que j'aimerais beaucoup voir introduire en Angleterre, et qui écarte les objections les plus courantes contre le travail des jeunes femmes en usine. Bien que les jeunes filles travaillent à l'écart des hommes, il est évident qu'avec d'interminables rangées de machines tournoyantes, le travail doit être étroitement surveillé par des mécaniciens et des contremaîtres hommes. Comment protéger les jeunes filles contre les caprices, la tyrannie possible, la familiarité, ou pire encore, de ces hommes, dont certains sont nécessairement choisis pour leur habileté mécanique plus que pour leur moralité : voilà un problème qui causa au *Bon Père* bien des soucis. Son remède est aussi simple qu'efficace. Les jeunes filles élisent parmi elles un certain nombre de *conseillères d'atelier*, ou monitrices, trois pour chacun des grands ateliers. Le devoir de ces *conseillères* est, tout en s'occupant de leurs propres machines, de veiller amicalement aux besoins de leurs voisines et de leur rendre les petits services dont elles peuvent avoir besoin. Elles sont résolument les servantes et non les surveillantes de leurs compagnes. Chacune possède un petit jeton de métal, et si une jeune fille, pour une raison de santé ou pour toute autre raison valable, désire quitter l'usine pendant les heures de travail, elle s'adresse non pas au contremaître, mais à la *conseillère* la plus proche, et une fois munie du jeton, elle peut sortir sans obstacle. On voit d'un coup d'œil quelle protection un tel système offre à des jeunes filles innocentes. En outre, en cas de tentative de familiarité de la part d'un contremaître envers l'une de ses ouvrières, la *conseillère* est prête non seulement à donner un conseil bienveillant à celle qui en est l'objet, mais aussi un avertissement à l'auteur de ces attentions

déplacées. Au Val-des-Bois, la permission de quitter l'usine sert surtout aux jeunes filles qui désirent aller se confesser, car Harmel estime avec raison que condamner hommes et femmes à passer peut-être des heures, le samedi soir ou la veille d'une fête, à attendre leur tour au confessionnal après le travail découragerait nettement la régularité dans leurs devoirs religieux. Mais en dehors de ce point, il est évident qu'une jeune fille peut légitimement vouloir quitter son travail pour des raisons qu'il serait offensant pour sa pudeur de lui demander de confier à un contremaître, et Harmel m'assura qu'il n'avait aucune raison de penser qu'on eût jamais abusé du système. Les jeunes filles choisissent toujours les *conseillères* pour leur haute valeur morale, et une fois par mois celles-ci se réunissent pour rédiger un rapport destiné au comité central, où elles consignent les plaintes que leurs compagnes peuvent avoir à formuler, ainsi que leurs propres suggestions, auxquelles on donne toujours suite quand c'est possible. Tout ce système est, comme je l'ai dit, si simple et si efficace, si éducatif au sens le plus élevé du mot, si propre à développer le meilleur côté de la nature d'une jeune fille, que j'espère vivement voir l'idée reprise par certaines de nos femmes engagées dans l'action sociale et adaptée aux besoins anglais. De tous les nombreux moyens imaginés par Harmel pour déjouer le diable, celui-ci, destiné à protéger ses ouvrières, est celui qui lui donne la satisfaction la plus entière.

Le mouvement pour la journée de huit heures n'a pas encore fait de grands progrès en France, et à l'usine Harmel les ouvriers travaillent de six heures moins le quart du matin à six heures du soir, avec deux pauses dans la journée, l'une d'un quart d'heure et l'autre d'une heure. En compensation de journées aussi longues, il faut se rappeler que toutes les grandes fêtes de l'Église sont, comme les dimanches, régulièrement observées, de sorte que, comme je l'ai appris d'un relevé portant sur trois mois, on ne compte en moyenne que onze jours de travail par quinzaine. De plus, comme tous les ouvriers habitent tout près de l'usine, aucun temps n'est perdu pour aller au tra-

vail et en revenir. Une disposition sensée, que l'on rencontre souvent, je crois, sur le continent, prévoit que toutes les femmes mariées, qui ne sont pas nombreuses, et toutes les jeunes filles qui peuvent avoir la charge du dîner familial, quittent l'usine une demi-heure avant le repos de midi.

La plus ancienne des institutions économiques du Val-des-Bois est la société de secours mutuels, dont chaque ouvrier et chaque ouvrière est membre *ipso facto* ; mais comme elle remplit simplement toutes les fonctions ordinaires et bien connues d'une caisse de maladie, je n'ai pas besoin d'en donner le détail.

Pour encourager plus directement les habitudes d'épargne, une caisse d'épargne a été organisée en lien avec la maison : tout ouvrier peut laisser entre les mains du caissier, le jour de la paie, qui a lieu tous les quinze jours, une part de son salaire, si petite soit-elle, la maison s'engageant à servir un intérêt de cinq pour cent sur toutes ces sommes jusqu'à 1 000 francs. Même les petits enfants de l'école sont encouragés par leurs maîtres à mettre de côté leurs sous pour les ajouter au même fonds. Quant aux ouvrières, Harmel découvrit que l'épargne leur était particulièrement difficile, car les parents réclamaient la plus grande partie de leurs gains. Pour remédier à cette injustice, la maison s'engage à remettre à chaque jeune fille, lors de son mariage, une somme égale à celle qu'elle a pu mettre de côté, jusqu'à 100 francs, arrangement qui, faut-il le dire, s'est montré très populaire et a obtenu un plein succès.

Plus importants encore par leurs résultats économiques et moraux sont les magasins coopératifs, qui possèdent un capital de 20 000 francs et sont entièrement gérés par les ouvriers eux-mêmes. Ils comprennent une boulangerie très prospère et un « petit magasin », ou magasin général, le paiement comptant étant naturellement une règle absolue dans les deux établissements, qui ont pratiquement toute la clientèle de la population ouvrière. Après avoir payé 6 pour cent d'intérêt aux actionnaires, la société répartit ses bénéfices nets entre les

actionnaires et les acheteurs, un huitième aux premiers et sept huitièmes aux seconds, ce qui représente d'ordinaire 5 pour cent sur tous les achats. Les acheteurs jouissent en outre d'un avantage, le « boni corporatif », prime provenant d'une somme de 5 pour cent réservée sur tous les achats faits aux magasins. Cette somme, qui rapporte un intérêt au taux de 5 pour cent, est placée à la caisse d'épargne au nom de son titulaire, et constitue ainsi, sans pour ainsi dire aucun effort de sa part, un petit fonds de réserve, qui ne peut être retiré que (1) lorsque le titulaire a atteint l'âge de cinquante ans, (2) lorsqu'il quitte définitivement l'usine, (3) à sa mort. Avec tous ces moyens à sa disposition, avec son « boni corporatif », sa part des bénéfices des magasins et la somme qu'il a lui-même pu placer à intérêt élevé à la caisse d'épargne, ajoutés aux nombreux avantages qu'il tire de la société de secours mutuels et du système du paiement comptant, et à la quasi-certitude que sa fille recevra une dot et que lui-même aura une pension viagère en cas d'incapacité permanente due à un accident, l'ouvrier de l'usine Harmel jouit assurément d'avantages économiques très solides. La somme épargnée chaque année par tous ces différents moyens est évaluée à plus de 80 000 francs, et elle augmente régulièrement. De plus, l'ouvrier n'a aucun frais de déplacement, car il est logé sur place dans une maison saine et bien construite de quatre pièces, pour laquelle il paie un loyer très modéré, et à laquelle est toujours attenante une ample bande de jardin. Sa vieillesse est assurée par un travail léger tant qu'il est capable d'un travail quelconque, et par une pension accordée par la maison pour compléter ses économies pendant ses dernières années de lente décrépitude. Mais cela même n'épuise pas la liste des bienfaits auxquels il peut prétendre. Il peut encore arriver, malgré tous ces avantages, qu'un ouvrier touchant un plein salaire selon le tarif admis se trouve dans un état chronique de pauvreté voisin de la misère, en raison de la mauvaise santé de sa femme ou du nombre de ses jeunes enfants. En pareil cas, la maison lui vient directement en aide. Harmel a calculé que le minimum indis-

pensable pour qu'une famille vive dans une aisance décente est de 4,50 francs par tête et par semaine. Si, pour des causes inévitables, les gains réunis de la famille n'atteignent pas cette somme, la maison fournit ce qui manque jusqu'à ce que les gains des enfants viennent compléter le salaire des parents. C'est évidemment une charge directe pour la maison, qui peut s'élever à 30 ou 40 francs par semaine, et qui, du point de vue ordinaire, dépasserait entièrement tout ce qu'on pourrait légitimement exiger d'elle. Mais la conscience chrétienne d'Harmel serait révoltée tant qu'un seul ouvrier à son service ne pourrait pas assurer à lui-même et à sa famille une aisance décente. Enfin, je dois mentionner qu'un comité spécial est chargé de l'achat du vin et des spiritueux nécessaires à la buvette du cercle des hommes. L'abstinence totale n'est pas une vertu que l'on pratique jamais en France, mais toute tendance à l'ivrognerie au cercle est tenue en échec, d'abord par l'opinion publique, ensuite par l'adoption de ce qui est en pratique le système de Göteborg. Toutes les marchandises sont achetées par un comité de membres du cercle, et la vente est confiée à un employé salarié qui n'a aucun intérêt à encourager la consommation de boissons. Il est interdit de vendre de l'alcool où que ce soit dans l'enceinte de l'usine, sauf au cercle, et de fait, le « démon de la boisson » n'est pas l'un des fléaux sociaux criants contre lesquels Harmel doit lutter.

Il me reste bien peu de place pour parler des sociétés de préservation morale et des œuvres de piété. Les premières ont en vue la saine récréation de la population, et comprennent, entre autres, une « Société de jeunesse » pour les jeunes gens, qui organise des fêtes du dimanche et des représentations théâtrales, des sociétés de gymnastique et de lecture, et, plus important que tout, une société chorale et deux musiques, une fanfare de cuivres et un orchestre à cordes. Les musiciens tiennent une place en vue dans la vie religieuse comme dans la vie sociale du lieu : non seulement ils assurent toute la musique des offices religieux, mais la fanfare joue chaque dimanche

après-midi dans le parc de l'usine, l'orchestre à cordes est appelé à donner deux ou trois concerts chaque année, et la société chorale prend une part active à toutes les fêtes et réjouissances. On a construit une grande salle avec une scène où les jeunes gens des deux sexes peuvent passer la soirée et où ont lieu toutes sortes de divertissements honnêtes. Le dimanche, toutes les vastes cours et tous les bosquets sont ouverts aux ouvriers, qui disposent aussi d'un excellent terrain de boules.

Des confréries religieuses, il suffira de dire ici qu'elles sont toutes conçues dans le but de rendre la religion plus vivante pour leurs membres, de sanctifier la vie de famille et surtout de répandre un esprit missionnaire parmi la population, car l'expérience a appris à Harmel que ni par ses propres efforts comme chef de la maison, ni par ceux des prêtres dont il s'est assuré le concours, on ne peut répandre l'esprit religieux dans la communauté sans la coopération active des membres eux-mêmes. Aussi un apostolat zélé, quoique discret, est-il exercé sans relâche par nombre d'hommes auprès de leurs camarades d'usine, par les jeunes filles entre elles, et même par les petits enfants dans leurs jeux et leurs leçons. L'exemple d'un camarade se révèle bien plus puissant que la prédication d'un supérieur, et dans le travail préliminaire qui consiste à persuader un homme ou une femme de prendre part aux offices de l'église, le prêtre est facilement dépassé par le compagnon de travail. Comme je l'ai déjà dit, la maison n'exerce aucune contrainte religieuse d'aucune sorte, et les ouvriers jouissent de tous les avantages économiques comme d'un droit, sans aucun rapport avec leur absence ou leur présence à la messe du dimanche ; mais la pression morale exercée sur tous les absents est assurément très forte, et elle peut s'exercer d'autant plus librement qu'en France il n'est pratiquement pas question de prosélytisme d'une confession chrétienne à une autre. Tout le combat religieux se livre entre le catholicisme d'un côté et la libre pensée et l'indifférence religieuse de l'autre. À vrai dire, dans la plupart des cas,

c'est plus une question de mœurs que de foi, si bien que le dogme ne joue pas en général un grand rôle dans l'œuvre de conversion. Il y a cependant toujours un certain pourcentage d'hommes et de femmes qui, par principe ou par indifférence, s'abstiennent des offices religieux ; M. Harmel a naturellement la satisfaction de savoir que leur nombre diminue chaque année, et qu'on les trouve surtout parmi les nouveaux venus.

Pour résumer, deux idéaux, l'un religieux, l'autre économique, sont à la base de toute l'œuvre accomplie par la famille Harmel. Le premier but est de faire de l'ouvrier moyen un bon chrétien ; le second, de former en lui un citoyen indépendant, subvenant à ses propres besoins et respectueux de lui-même. Selon Harmel, il est absolument indispensable que le motif religieux précède le motif social. Pas à pas, les gens ont été préparés moralement et socialement à prendre leur part de la libre vie commune du Val-des-Bois, et en conséquence, ils ont pleinement répondu à la confiance qui leur a été faite. Harmel m'assura qu'un nombre toujours croissant de ses hommes comprenaient pleinement son idéal social et religieux, et consacraient toutes leurs énergies à le vivre et à le répandre parmi leurs camarades de travail. Ce ne sont pas, affirme-t-il, les avantages matériels qui suscitent leur enthousiasme, mais l'esprit religieux. Il leur prêche sans cesse la doctrine de l'altruisme et du service mutuel, et il peut témoigner personnellement d'innombrables actes de dévouement et de service touchants parmi ses hommes. Toutes les institutions récréatives sont acceptées avant tout comme un moyen de procurer de l'agrément aux autres, et ainsi l'idéal religieux en est venu à pénétrer, dans l'esprit des gens, les choses les plus simples de la vie.

Selon Harmel, le syndicat mixte est la plus haute expression pratique que puisse adopter l'entreprise industrielle moderne. Il ne croit à aucune forme de participation aux bénéfices entre patron et ouvriers, car faire souffrir de quelque manière les ouvriers des échecs commerciaux de la maison lui paraît injuste et impraticable, et leur

permettre de profiter des succès sans courir les risques des pertes est à ses yeux une forme de charité peu souhaitable. Harmel ne compte pas non plus sur l'efficacité de la législation industrielle, mais plutôt sur la force morale de la coutume, telle que l'établit la pratique des usines modèles. En cela, il se montre disciple de Le Play, quoiqu'à la coutume et au Décalogue, que l'économiste français regardait comme la base vraie et nécessaire de la paix et de la stabilité industrielles, Harmel ajouterait un amour actif de Dieu, manifesté par le sentiment des obligations sociales. Avec Le Play, il est, faut-il le dire, un adversaire acharné de l'école d'économie politique de Manchester, dont les principes de l'offre et de la demande, poussés jusqu'à leur conclusion logique, ont contribué à transformer le domaine industriel en un marché où le travail humain s'achète au plus bas prix auquel la concurrence peut le réduire. Au Val-des-Bois, une chose telle que la grève, ce remède brutal à des conditions de travail foncièrement immorales, est absolument inconnue. Aucun heurt violent ne peut se produire entre des intérêts que les deux parties regardent comme strictement identiques. Dans ses vues sur l'autorité, Léon Harmel fait preuve d'une singulière largeur d'esprit. Il a compris depuis longtemps que l'autorité secondaire des ouvriers fortifie, loin de l'affaiblir, l'autorité suprême du patron, et c'est pourquoi il n'hésite pas à déléguer une partie de ses pouvoirs à ses ouvriers.

On ne prétend pas un instant (et Harmel lui-même serait le dernier à avancer une telle prétention) que les institutions du Val-des-Bois soient toutes des créations originales. Beaucoup d'entre elles, à l'état isolé, se rencontrent dans des centres industriels, en Angleterre comme sur le continent. Mais aucune usine, j'ose le penser, ne peut se flatter d'avoir une organisation aussi complète que le Val-des-Bois, et nulle part l'esprit altruiste n'est aussi développé. La question pratique est de savoir dans quelle mesure tout cela supporterait d'être transplanté sur un sol anglais et protestant. Le conseil mixte, les institutions destinées à encourager l'épargne, les *conseillères d'atelier* pour-

raient être organisés sans difficulté par tout industriel anglais qui s'y prendrait de la bonne manière. Mais j'ose penser que les Français, en tant que nation, se soumettront à une organisation sociale bien plus poussée que nous ne serions jamais disposés à l'accepter en Angleterre, et que l'ampleur même du système Harmel serait l'un de ses plus grands inconvénients du point de vue de l'ouvrier britannique, qui est avant tout un individualiste. Nos jeunes gens n'accepteraient jamais le degré d'autorité parentale que préconise Harmel, et la sollicitude paternelle qu'il porte aux lectures et aux journaux de ses ouvriers serait regardée par les ouvriers anglais comme une surveillance intolérable. Les problèmes sociaux ne peuvent jamais être traités par un système tout fait ; pourtant tous, je pense, conviendront que la diffusion parmi les capitalistes anglais de l'esprit qui inspire le *Catéchisme du patron* ferait plus pour la condition industrielle de nos classes laborieuses que toute une session de législation bienfaisante.

Qu'Harmel exerce aujourd'hui sur ses compatriotes une influence étendue, il ne peut y avoir l'ombre d'un doute. En Angleterre, nous sommes trop enclins à supposer que le combat entre le catholicisme et la libre pensée a déjà été livré en France et perdu par l'Église. En réalité, la lutte se poursuit vigoureusement dans chaque diocèse du pays, même si c'est parfois contre des forces redoutables, et c'est en grande partie à des laïcs tels qu'Harmel que l'Église doit l'emprise qu'elle conserve encore sur une partie de la nation française. Avec de Maistre et Ozanam, avec Montalembert et le comte de Mun, il peut revendiquer l'honneur d'avoir livré les batailles du christianisme sur le terrain social et éducatif plutôt que sur le terrain dogmatique, et c'est avec eux que ses compatriotes le rangeront parmi les grands laïcs catholiques du XIX^e siècle.

VIRGINIA M. CRAWFORD.

LÉON HARMEL : UN PIONNIER DE LA PAIX INDUSTRIELLE

The Month, juillet 1928, p. 9-14

On le sait, une période historique se laisse souvent le mieux saisir lorsqu'on groupe les événements autour d'une figure centrale et éminente. Ce que l'on perd en sens des proportions (car cette méthode entraîne inévitablement quelque perte) est plus que compensé par la vivacité de la présentation. Jusqu'ici, on a laissé la séduisante figure de soldat du comte Albert de Mun dominer cette renaissance de la religion sur le terrain social qui fut, à partir de 1871, le trait inspirateur de la vie catholique française. Le Père Guitton a raison de penser, cependant, que les honneurs catholiques de cette période décisive doivent être partagés avec une seconde figure, et dans les deux volumes substantiels qu'il a consacrés à Léon Harmel¹, il a montré de façon concluante que ce fut le chef venu de l'industrie, plutôt que le chef issu de l'aristocratie, qui porta le poids du jour et de la chaleur. Deux personnalités ne pouvaient guère différer plus profondément (leur première rencontre en public faillit même tourner à l'affrontement), bien que chacune ait apporté une contribution essentielle à la vie religieuse de son pays ; mais il est assurément juste de dire, au regard des besoins particuliers de notre temps, que c'est Harmel qui avait la vision la plus large des deux. À Albert de Mun, rejeton d'une famille exceptionnellement douée et spirituelle, vint, à la suite des terribles expériences qu'il vécut pendant la Commune de Paris, la noble ambition d'apporter le christianisme pratique comme un don des classes supérieures aux classes inférieures de la société, idéal auquel

1. *Léon Harmel* (1829-1915), par G. Guitton, S.J. 2 vol. Prix : 15 fr. et 20 fr. Action populaire, Éditions Spes, Paris.

il était prêt à consacrer sa vie et sa fortune. Léon Harmel, issu d'une robuste souche d'artisans du nord de la France, en vint à voir que tout le rapport entre patron et ouvriers, dans notre organisation capitaliste moderne, reposait sur une conception non chrétienne de nos obligations sociales, et il résolut de mettre sa conduite de patron dans l'harmonie la plus étroite avec les enseignements de l'Évangile que tous les chrétiens font profession d'accepter. La conception de De Mun exigeait un dévouement personnel, et il le donna sans compter, dans l'espoir d'un apaisement général de la haine de classe par la diffusion d'un esprit plus chrétien. La conception d'Harmel, dans la mesure où elle pouvait réussir, aurait révolutionné toute la vie industrielle du pays. Qu'elle ait réussi, pleinement et absolument, au Val-des-Bois, et qu'elle ait proposé aux prêtres comme aux laïcs un idéal nouveau pour évangéliser la démocratie française, telle fut la grande œuvre qui amena Léon XIII à saluer dans le *Bon Père* l'un de ceux qui lui avaient donné la plus entière consolation au cours de son pontificat.

La biographie du Père Guitton révèle à ses lecteurs, plus clairement que ne l'ont peut-être perçu certains de ceux qui ont eu le privilège de connaître personnellement Léon Harmel, le fondement surnaturel sur lequel toute son œuvre pratique était bâtie. Jamais laïc affairé ne fut plus constamment ni plus complètement un homme de prière. Si édifiantes qu'aient été sans aucun doute les jeunes années d'Harmel, il est remarquable que ce n'est qu'à la mort de sa femme, après dix-huit ans d'un heureux mariage, et à la fin de son intime vie conjugale, que commence sa véritable carrière publique. Il était alors (1870) dans sa quarante-deuxième année, dans la plénitude de ses forces, et la biographie montre comment, dès les premiers jours de son deuil, quand son paradis terrestre s'était écroulé, il résolut de bâtir autour de lui un foyer où « non seulement Dieu sera présent, mais où Il régnera seul », comme il l'écrivait à un prêtre de ses amis. Et c'est de ce moment que date son application incessante à la prière

et à la discipline de soi, afin que rien ne vînt troubler cet entretien spirituel constant avec Notre-Seigneur qui fut, à mesure que passaient les années, la vraie source de sa force. Il est intéressant pour nous de noter que son livre de lecture spirituelle préféré, à cette époque, était *All for Jesus* du Père Faber. C'est aussi dans ces années que se développa, au Val-des-Bois et aux alentours, cette « Association intime », fraternité de malades engagés à offrir leurs souffrances pour la conversion des classes ouvrières, à la diffusion de laquelle Harmel consacra beaucoup d'efforts personnels et aux prières de laquelle il attachait un grand prix.

C'est sans doute tout cela qui donnait à Harmel cette tranquille dignité de maintien, sans la moindre trace d'affirmation de soi, et cette égalité d'humeur qui, de l'aveu de tous, comptaient parmi ses traits les plus marqués. Il possédait assurément son âme dans la paix, non seulement au milieu des épreuves et des chagrins, mais, ce qui est bien plus remarquable, parmi les devoirs et les soucis harassants et sans fin d'une vie publique et industrielle exceptionnellement active. Humainement parlant, il fut terriblement surmené pendant au moins quarante ans (et dans sa jeunesse, des séjours réparateurs à Vichy avaient été jugés indispensables), mais jusqu'à la toute fin il fut soutenu physiquement par l'intensité de sa vie spirituelle, si bien que même dans sa vieillesse il avait coutume de consterner ses secrétaires surmenés en leur disant qu'il ne savait pas ce que c'était que la fatigue.

Sur le plan matériel, il est parfaitement exact de dire qu'une très grande partie de ce qu'Harmel introduisit dans ses filatures est devenue aujourd'hui chose courante dans toutes les œuvres sociales d'entreprise et dans tous les établissements industriels modernes. Mais le mérite d'avoir été, du moins pour la France, l'initiateur de ces dispositions bienfaisantes ne lui en revient pas moins. De plus, les *allocations familiales*, que nous avons appris à connaître sous le nom de *Family Endowment* et que perçoivent aujourd'hui plusieurs millions

de travailleurs mariés en France, sont nées au Val-des-Bois, non comme une exigence de stricte justice, mais, dans la pensée d'Harmel, comme la seule méthode pratique pour maintenir le niveau de vie nécessaire dans les familles nombreuses.

Ce qui distinguait Harmel des patrons clairvoyants et philanthropes de ce côté-ci de la Manche, c'était le motif franchement religieux qui inspirait tout ce qu'il entreprenait. Et c'est l'un des mérites des volumes du Père Guittou de l'avoir rendu parfaitement évident. Son but avoué était l'évangélisation de l'ouvrier égaré par les fausses doctrines de la Révolution. Il voyait clairement qu'un effort missionnaire purement religieux ne servait pas à grand-chose. En France, la religion en était venue à être largement regardée comme l'apanage des classes supérieures, et l'antagonisme des classes était l'une des causes qui contribuaient à l'irréligion de l'ouvrier d'industrie. De là le poids de responsabilité qui reposait sur le patron catholique. C'était à lui de prendre les devants et d'organiser son usine sur des bases à la fois chrétiennes et démocratiques. Harmel voyait que l'organisation professionnelle, sous une forme ou une autre de syndicalisme, était une nécessité du temps et viendrait inévitablement, et que si les patrons catholiques ne savaient pas reconnaître et redresser les justes griefs de leurs ouvriers, ces organisations se feraient sans eux et contre eux. « Si nous ne faisons rien, déclarait-il hardiment dans un congrès dès 1877, les corporations [c'est-à-dire les syndicats] se fonderont quand même, mais alors elles seront dirigées contre l'Église... Si vous attendez seulement quelques années encore, tous les ouvriers des usines seront enrôlés dans des fédérations de syndicats sans religion, et l'effort qui nous paraît difficile aujourd'hui sera impossible demain ; nous serons arrivés trop tard » (p. 109).

En bref, ce que visait Harmel, c'était « une association des patrons d'une même industrie et une association parallèle des ouvriers, ayant pour base la foi et la pratique chrétiennes, unies pour former un seul corps où l'on discuterait ensemble des intérêts professionnels, consti-

tuant ainsi une corporation qui pourrait être acceptée comme le type d'une organisation chrétienne du travail » (p. 108).

C'est ce qu'on en vint à appeler l'association « mixte », par opposition à l'organisation des ouvriers dans des syndicats séparés qui leur sont propres, comme c'est la règle dans notre pays et dans les syndicats socialistes à l'étranger. Il est intéressant de noter combien la conception d'Harmel, dans sa construction pratique, était proche de nos propres conseils Whitley qui, dans l'ensemble, ont obtenu un succès encourageant partout où on les a loyalement mis à l'essai. Pour eux, comme pour le projet d'Harmel, la condition préalable essentielle est un esprit de conciliation des deux côtés, et Harmel pouvait sûrement compter sur cet esprit au Val-des-Bois, où patrons et ouvriers vivaient et travaillaient dans un voisinage étroit et harmonieux. Mais il avait l'esprit assez large pour voir que dans d'autres circonstances, là où l'abîme entre le capital et le travail était déjà profond, des organisations séparées pourraient offrir la seule base d'une négociation féconde. Jamais il ne contesta le droit de l'ouvrier à s'organiser pour sa propre défense.

Il faut reconnaître que la maison Harmel a fait marcher son usine pendant plus de quatre-vingts ans dans des conditions naturelles presque idéales. Le Val-des-Bois est une cité-jardin en petit, à quelques milles de Reims. Les filatures se dressent au bord d'une rivière sinueuse, et des arbres, des espaces libres et des jardins séparent les bâtiments de l'usine des maisonnettes dispersées des ouvriers. L'église, les écoles, les couvents des Sœurs et des Frères des écoles chrétiennes, et surtout la demeure familiale des Harmel, simple mais spacieuse, sont groupés alentour. Beaucoup des ouvriers d'aujourd'hui appartiennent à la deuxième ou à la troisième génération au service de la famille et ont été élevés dès le berceau dans les traditions des Harmel. Dans un tel cadre, bien à l'écart de la misère sordide et du vice de la plupart des villes manufacturières, c'était une tâche relativement aisée de développer les influences religieuses et

éducatives qui préparèrent les ouvriers à cette participation effective aux responsabilités de la direction qui s'est développée de façon continue. Il n'en reste pas moins que le mérite d'avoir, dès l'origine, délibérément choisi un site rural susceptible d'être mis à si bon profit revient au père de Léon, le premier *Bon Père* du Val-des-Bois, et c'est surtout à eux que revient le mérite de ne s'être jamais laissé entraîner, par la richesse et le succès, à vivre loin de l'usine. On peut faire beaucoup, et l'on fait beaucoup en Angleterre, par des œuvres sociales coûteuses confiées à un organisateur rétribué, par l'aménagement de terrains de jeux et l'encouragement de sports de toute sorte, pour combattre la tristesse et le mauvais milieu de la vie d'usine ; mais rien, bien entendu, ne peut remplacer la présence réelle du patron bienveillant, vivant au milieu des siens, fréquentant la même église et connaissant personnellement chaque homme, chaque femme et chaque enfant de l'endroit. Aujourd'hui, de telles conditions n'existent pratiquement plus en Angleterre ; mais le fait que, là où elles règnent, la paix industrielle, la prospérité et le bien-être des ouvriers vont de pair, démontre au moins que les troubles industriels naissent surtout de causes évitables, dont les patrons doivent être tenus pour les premiers responsables.

Inutile de dire que bien des patrons en France, même parmi les catholiques, étaient loin de vouloir remodeler leurs usines sur le plan du Val-des-Bois ; on dénatura les motifs d'Harmel, on tourna ses résultats en dérision, et lui-même fut souvent injurié et calomnié. Le Père Guitton s'est cru obligé de consacrer une place considérable aux controverses assez âpres qui divisèrent les catholiques français à cette époque, et que même la parution de *Rerum Novarum* ne parvint pas à apaiser. Elles n'ont guère d'intérêt pour nous aujourd'hui. Toute tentative de réforme suscite des animosités, et les circonstances rendirent impossible, dans ce cas, de garder le mouvement démocratique catholique exempt de parti pris politique. Et les ennemis d'Harmel ne tardèrent pas à en tirer avantage. Pourtant, grâce en grande partie à

lui, un grand mouvement de rechristianisation fut lancé dans toute la France industrielle, surtout dans le Nord et dans l'Est, où l'influence du Val-des-Bois se faisait sentir plus directement, tandis qu'en Harmel lui-même Léon XIII trouva un interprète tout simplement inestimable de l'enseignement social des encycliques sur le travail, ainsi qu'un ferme soutien de sa politique de « ralliement à la République ». Le Père Guitton évoque à maintes reprises les marques tout à fait exceptionnelles de faveur et d'affection pontificales dont Harmel fut plusieurs fois l'objet.

Rien peut-être ne montra mieux à la fois la largeur de vues d'Harmel et sa grande capacité en affaires que la réussite avec laquelle il organisa les pèlerinages populaires à Rome, qui furent de son temps une nouveauté saisissante. Il comprit qu'attendre une loyauté et un dévouement personnels intenses (tels qu'il les éprouvait lui-même) envers un pape qui, pour l'ouvrier moyen, était une figure lointaine et à demi mythique, c'était demander l'impossible. Il conçut donc le dessein de montrer Rome et le pape au plus grand nombre possible de travailleurs, afin qu'ils pussent comprendre non seulement la grandeur de Rome, mais la sollicitude paternelle de Léon XIII pour chacun d'eux. Comme on le sait, le succès de l'entreprise fut immédiat, et l'effet sur tout l'entourage du Vatican à peine moins marqué que sur les pèlerins enthousiastes eux-mêmes. Mais le travail exigé fut prodigieux. Après le deuxième pèlerinage, le pape ayant exprimé en audience l'espoir qu'un plus grand nombre d'ouvriers vinssent le voir, Harmel répondit avec élan : « Très Saint-Père, nous vous en amènerons 10 000. » Il regarda cela comme une promesse sacrée, et à l'automne de 1889, dix-sept trains de pèlerins furent dirigés sur Rome et reçus par le Saint-Père avec toutes les marques de sa faveur. De tout cela, le vieux cardinal Vincent Vannutelli rend témoignage dans la lettre remarquable qu'il a donnée en préface aux volumes du Père Guitton.

Deux autres traits du *Bon Père* méritent d'être mentionnés pour nous permettre d'apprécier la forte personnalité sanctifiée qui se cachait derrière cet extérieur sans apprêt. Pendant toute sa vie d'adulte, Harmel fut un zélé tertiaire de saint François, et peu avant sa mort il confia que, de toutes les grâces innombrables dont Dieu l'avait comblé, celle qui avait eu l'influence la plus déterminante sur sa vie avait été le tiers ordre. C'était, ajoutait-il, de sa « mentalité franciscaine » qu'il tenait son « imperturbable optimisme ». Enfin, il fut jusqu'au bout fier d'être un homme de son temps. Il avait coutume de déclarer qu'il aurait préféré vivre à son époque plutôt qu'à toute autre : jamais la vie n'aurait pu valoir autant la peine d'être vécue. La mort vint à cet admirable vieillard au milieu de la Grande Guerre, et le trouva patient, résigné et prêt à répondre à l'appel.

V. M. CRAWFORD.

LE CENTENAIRE DE LÉON HARMEL

Studies, mars 1929, Chronique, p. 131-136

Né le 17 février 1829. Mort le 25 novembre 1915

PAR VIRGINIA M. CRAWFORD

Tous les catholiques qui s'intéressent aux problèmes sociaux connaissent quelque chose de la vie de Léon Harmel, ce laïc catholique dévoué de France qui organisa les grands pèlerinages ouvriers à Rome au temps de Léon XIII, qui dirigeait les filatures modèles du Val-des-Bois, et qui prêcha et pratiqua ce qui était, de son temps, une conception entièrement nouvelle du devoir et de la responsabilité du patron. Ceux d'entre nous dont les souvenirs remontent à quelque trente ou quarante ans se rappelleront quelle personnalité en vue était, dans la vie catholique française, cet homme âgé aux traits simples et aux larges épaules, doué d'une imperturbable dignité de manières qui frappait dès l'abord. Dans toute la France, sa silhouette était familière sur les estrades, dans les cercles d'ouvriers, dans les conférences et les congrès de toute couleur. C'était un propagandiste infatigable, et il le resta, malgré son âge, jusqu'à la déclaration de la guerre ; partout il prêchait sa doctrine de paix industrielle, de coopération entre patrons et ouvriers, et exposait son rêve du capital et du travail marchant la main dans la main.

Il va sans dire qu'il eut beaucoup d'adversaires. On dénatura ses théories, on calomnia ses motifs, on mit même en doute son intégrité et sa loyauté de catholique. Le succès même de ses innovations dans la direction de l'usine servit souvent de prétexte pour douter de la pureté de ses motifs, alors que le moindre échec matériel dans ses affaires aurait été aussitôt salué par ces mêmes critiques comme la

preuve indiscutable du caractère chimérique de ses théories. Mais si ses collègues patrons le regardaient de travers, il était l'idole des ouvriers catholiques de France. Ils l'aimaient, le respectaient et lui faisaient confiance de tout leur cœur, et bien au-delà des limites du Val-des-Bois il était pour eux le *Bon Père*, quelqu'un sur qui ils pouvaient compter sans réserve.

Aujourd'hui, les controverses autrefois si âpres attachées à son nom se sont apaisées, et la France catholique célèbre avec la solennité qui convient le centenaire de sa naissance. En l'honneur de l'événement, le Père Guitton, S.J., auteur des deux gros volumes de la biographie officielle parue l'an dernier, vient de publier un petit livre, *Léon Harmel et l'initiative ouvrière*², qui donne la substance de l'enseignement social et industriel d'Harmel. Car ce qui fait aujourd'hui l'intérêt de la carrière d'Harmel, c'est assurément la mesure dans laquelle il a à la fois prévu et prévenu tous les graves maux industriels dont souffre l'Europe, et l'Angleterre tout particulièrement. C'est précisément ce que le petit livre du Père Guitton met en lumière.

Bien des visiteurs de toutes les parties de l'Europe, et même des États-Unis, furent attirés au Val-des-Bois pendant les dernières décennies du siècle passé pour voir par eux-mêmes ce que pouvait offrir cette usine modèle si renommée. Elle se dresse à quelques milles de Reims, dans un agréable cadre boisé, au bord d'une rivière sinueuse ; usine, église, écoles, couvent, etc., y sont tous groupés ensemble, et les maisons de la famille Harmel et les maisonnettes des ouvriers sont dispersées alentour, avec tout le charme d'un village-jardin. C'est le père de Léon, le premier *Bon Père*, qui choisit judicieusement ce lieu idéal en 1841 pour ses filatures de laine. Il s'y établit très modestement avec sa femme et leurs huit enfants, Léon ayant alors onze ans ; mais l'affaire grandit et prospéra régulièrement, et cinquante ans plus tard elle employait plus de 600 ouvriers et était pourvue des ma-

2. Action populaire, Éditions Spes. 1929. 4 fr.

chines les plus modernes. Les circonstances familiales placèrent Léon pratiquement à la tête des affaires dès l'âge de vingt-cinq ans, et ainsi, très jeune, il fut en mesure de mettre en œuvre, avec l'encouragement de son père, ses premiers essais pour l'évangélisation de ses ouvriers.

Ce n'est cependant qu'après la mort de sa femme, au milieu des événements tragiques de 1870, que se révéla sa véritable vocation de conducteur d'hommes. Pendant un temps, il fut accablé par son chagrin et songea à devenir prêtre. Mais, sur le conseil de ses confesseurs et de son ami Mgr de Ségur, il revint résolument à ses devoirs de patron, le caractère affermi et la vie spirituelle approfondie par la crise qu'il venait de traverser. Dès lors, toute sa vie fut consacrée à un apostolat laïc qui se déploya selon des voies entièrement originales.

Pour apprécier la hardiesse de la conception d'Harmel, il faut se rappeler qu'il commença ses travaux à une époque où les doctrines économiques de l'école de Manchester exerçaient encore sur les esprits une autorité presque incontestée, et où personne, sauf peut-être Mgr Ketteler, évêque de Mayence, n'avait sérieusement tenté de concilier les conditions dominantes de l'industrialisme concurrentiel avec l'enseignement chrétien. Comme il partageait dans une large mesure la vie quotidienne des ouvriers de son usine, une conception nette de ce qu'il voulait atteindre prit forme dans son esprit. Il ne s'agissait de rien de moins que d'éduquer et de former les ouvriers jusqu'au point où il pourrait leur confier définitivement une part de la direction et des responsabilités de l'usine. Convaincu que les buts du capital et du travail, bien compris, étaient strictement identiques, non seulement il ne voyait aucune raison de craindre entre eux un choc violent (de fait, il n'y eut jamais de grève au Val-des-Bois), mais il était tout à fait prêt à déléguer au moins une partie de son autorité à ses ouvriers, sûr qu'ils n'en abuseraient pas. Le travail préparatoire commençait dans les caisses d'épargne qu'il établit pour les enfants

de ses écoles, et dans les sociétés chorales, sportives et autres sociétés récréatives qui développaient l'esprit social et l'entente coopérative des jeunes gens ; et il conduisait, à travers des organisations habilement graduées au sein de l'usine, jusqu'au « conseil d'usine » qui, au Val-des-Bois, se réunissait chaque mois avec les patrons pour discuter, sur un pied d'égalité, bien des conditions touchant la discipline intérieure et l'administration de l'établissement. Et c'est à ces réunions que le *Bon Père* avait coutume d'exposer franchement à ses ouvriers des questions financières et autres que les patrons, en règle générale, leur cachent jalousement, afin qu'ils fussent en mesure d'apprécier les difficultés de la situation.

Tel fut le germe de ces « syndicats mixtes » qu'Harmel rêvait de voir fonctionner dans chaque usine de France et qui, regroupés, auraient constitué une grande « Confédération française des travailleurs chrétiens ». Si son rêve ne prit jamais forme, la faute en revint principalement, non aux ouvriers, qui étaient ardents à le suivre, mais à ses collègues patrons, retenus par toutes sortes de préjugés timides et ignorants.

« Harmel voyait clairement, écrit le Père Guitton (p. 18), que l'ouvrier moderne, ayant acquis ses droits de citoyen, serait de moins en moins disposé à tolérer un régime de travail dont on ne lui avait même jamais permis de discuter les conditions, et qu'il aurait l'ambition d'agir désormais, non plus en mineur irresponsable qui subit, mais en adulte conscient qui accepte. Si les catholiques ne se prononçaient pas en faveur de ces aspirations légitimes, Harmel prévoyait avec tristesse qu'ils perdraient irrémédiablement le respect et la confiance des classes ouvrières. Et c'est pourquoi il adressait de si ardents appels à tous ceux qui étaient en mesure d'exercer une influence sociale. »

Nul, à moins de posséder la robuste vigueur qui lui venait de ses ancêtres paysans flamands, n'aurait pu travailler sans relâche, pendant près d'un demi-siècle, comme le fit Léon Harmel, donnant des

conférences, débattant, organisant, voyageant, tout en dirigeant de près sa grande usine. Les imposants pèlerinages ouvriers à Rome (l'une de ses conceptions les plus brillantes et les plus heureuses, et l'une de celles qui firent le plus grand plaisir à Léon XIII) exigèrent un énorme travail de préparation, à une époque où les agences de voyages n'existaient pour ainsi dire pas. Néanmoins, toute sa vie, Harmel garda le don précieux de ne jamais paraître pressé. Lors de la visite que l'auteur de ces lignes fit au Val-des-Bois, c'est Harmel lui-même qui l'attendait à la petite gare, juste à l'extérieur des portes de l'usine, et qui consacra plusieurs heures à lui faire visiter les ateliers. Tout l'établissement était admirablement propre, aéré et sain, les hommes et les femmes travaillant dans des ateliers bien séparés, et rien n'était plus charmant que la vue des longues rangées d'ouvrières aux bobinoirs, jeunes filles soignées aux cheveux bien lissés, en simples robes de coton, avec pour seule parure le ruban bleu et la médaille de *l'enfant de Marie*. Toute jeune fille jusqu'à l'âge de dix-sept ans, apprenait-on, était tenue de passer chaque jour une heure, prise sur ses heures de travail, à *l'école ménagère* ; et bien que le congé du samedi après-midi fût alors une institution inconnue dans la vie industrielle française, toutes les ouvrières étaient libérées de bonne heure le samedi après-midi.

Pourtant, d'un point de vue anglais, le trait peut-être le plus surprenant de tous était de trouver la vaste maison familiale des Harmel, qui abritait habituellement d'innombrables enfants et petits-enfants, dans le voisinage immédiat de l'usine. Mais en vérité, Harmel aurait aussi peu songé à se retirer dans l'élégante solitude d'un château à la mesure de sa fortune qu'une mère affectueuse ne rêverait d'installer la chambre de ses enfants loin d'elle. De plus, c'est dans ce commerce quotidien et étroit avec ses ouvriers et leurs familles qu'il apprit bien des choses qui lui furent inestimables dans son apostolat.

Dès 1877, dans un congrès d'hommes d'œuvres, Harmel avait averti ses auditeurs qu'avec ou sans leur concours, des syndicats ou-

vriers ne manqueraient pas de voir le jour, et que s'ils se tenaient à l'écart, ils verraient dans quelques années tous les ouvriers d'usine enrôlés dans un vaste réseau de syndicats sans Dieu, prédiction qui ne s'est malheureusement que trop bien vérifiée. Il voyait clairement que ce qui pourrait, avec de la bonne volonté, s'accomplir de bonne heure deviendrait impossible à atteindre plus tard.

Combien il est difficile de rapprocher de puissantes associations d'ouvriers et de patrons qui ont été fondées et développées dans un esprit d'antagonisme réciproque, c'est ce qu'on a amplement vu en Angleterre ces derniers mois, alors que ce qu'on appelle la conférence Mond-Turner, lancée par lord Melchett, cherche à tâtons une base d'entente commune entre la Confédération nationale des organisations patronales et la Fédération des industries britanniques d'un côté, et le conseil du Trades Union Congress de l'autre, en vue d'établir un Conseil national de l'industrie. Ou bien l'on parviendra à une entente de ce genre, inaugurant une politique nouvelle de coopération et de confiance mutuelle entre le Capital et le Travail, ou bien l'actuelle politique d'antagonisme sera poursuivie jusqu'au bout, avec toute son amertume. Et il est évident que, si compliqués et difficiles que soient les problèmes matériels d'une telle entente, l'obstacle de loin le plus redoutable à surmonter est la méfiance profondément enracinée avec laquelle toutes les parties à l'entente projetée se regardent les unes les autres. De là, malgré quelques coups de trompette dans la presse, les progrès extrêmement minces accomplis jusqu'ici.

Pour Harmel, la cause fondamentale de l'impasse actuelle n'aurait été que trop claire : on a laissé Dieu à la porte de la salle du conseil. Quelle que fût sa confiance dans l'efficacité de ses propres méthodes, industrielles aussi bien qu'éducatives, il les aurait tenues pour rien si elles n'avaient pas été bâties sur le solide fondement de la vérité catholique. Et la simple acceptation du dogme chrétien ne suffisait pas non plus : toute la vie d'un homme doit être imprégnée d'un amour

actif de Dieu, qui se manifeste par le sens des obligations sociales. Pour le *Bon Père*, l'amour de Dieu était comme l'huile qui fait tourner la machine sans à-coups : sans elle, la machine sociale, si habilement conçue qu'elle fût, ne pouvait fonctionner, et l'on ne pouvait jamais atteindre la paix et la stabilité sociales. La simple efficacité intelligente, fondée sur une conception purement matérielle de la vie, telle que la société Ford s'applique à la développer, l'aurait rempli d'inquiétude. Du premier au dernier jour, Harmel fut un idéaliste. C'est dans la plénitude de la vie religieuse du Val-des-Bois, à laquelle toute la communauté prenait part, dans la messe du dimanche entendue en commun, dans les nombreuses fêtes de l'Église dûment célébrées, auxquelles il ne manquait jamais, qu'il trouvait non seulement son plus grand bonheur, mais le moyen le plus puissant d'établir avec les hommes, les femmes et les enfants de son village ces relations fraternelles auxquelles il attachait tant de prix. Sa vie religieuse intime était, nous le savons, à la fois vraie et profonde, bâtie sur la prière et la discipline de soi, et il vaut la peine de rappeler que, pendant toute sa vie d'adulte, il fut un zélé tertiaire de saint François, et que, dans son extrême vieillesse, il déclara solennellement que, de toutes les grâces innombrables dont Dieu l'avait enrichi, la plus puissante de toutes avait été l'esprit du tiers ordre, cette « mentalité franciscaine » à laquelle il attribuait son optimisme et son enthousiasme inextinguibles.

La tragédie de la Grande Guerre frappa le Val-des-Bois avec une intensité particulière. Situé dans les plaines découvertes de la Champagne, il fut occupé très tôt par les troupes allemandes ; tout ce qui avait de la valeur pour les envahisseurs fut réquisitionné et la population évacuée. Harmel lui-même n'avait pas moins de sept petits-fils et vingt-huit neveux dans l'armée française, tandis que deux de ses fils furent emmenés prisonniers en Allemagne. Plus tard, pendant le bombardement de Reims, les bâtiments furent pratiquement rasés ; mais il est réconfortant de savoir que, comme beaucoup d'autres

usines du nord de la France, l'établissement fut rapidement reconstruit et remis en marche une fois la paix revenue.

Le *Bon Père*, cependant, mourut loin de sa demeure bien-aimée. Dès le début des hostilités, on l'emmena en hâte à Nice, et c'est là que, dans la foi, la sérénité et la confiance en Dieu, il partit recevoir sa récompense en novembre 1915, entouré d'une partie au moins de ses nombreux descendants.

C'est parce que l'entreprise industrielle d'Harmel supposait une population chez qui la foi chrétienne est encore une réalité, même si elle a grand besoin d'être affirmée et guidée, que l'expérience du Val-des-Bois devrait présenter un intérêt vital pour les pays catholiques.

V. M. CRAWFORD.